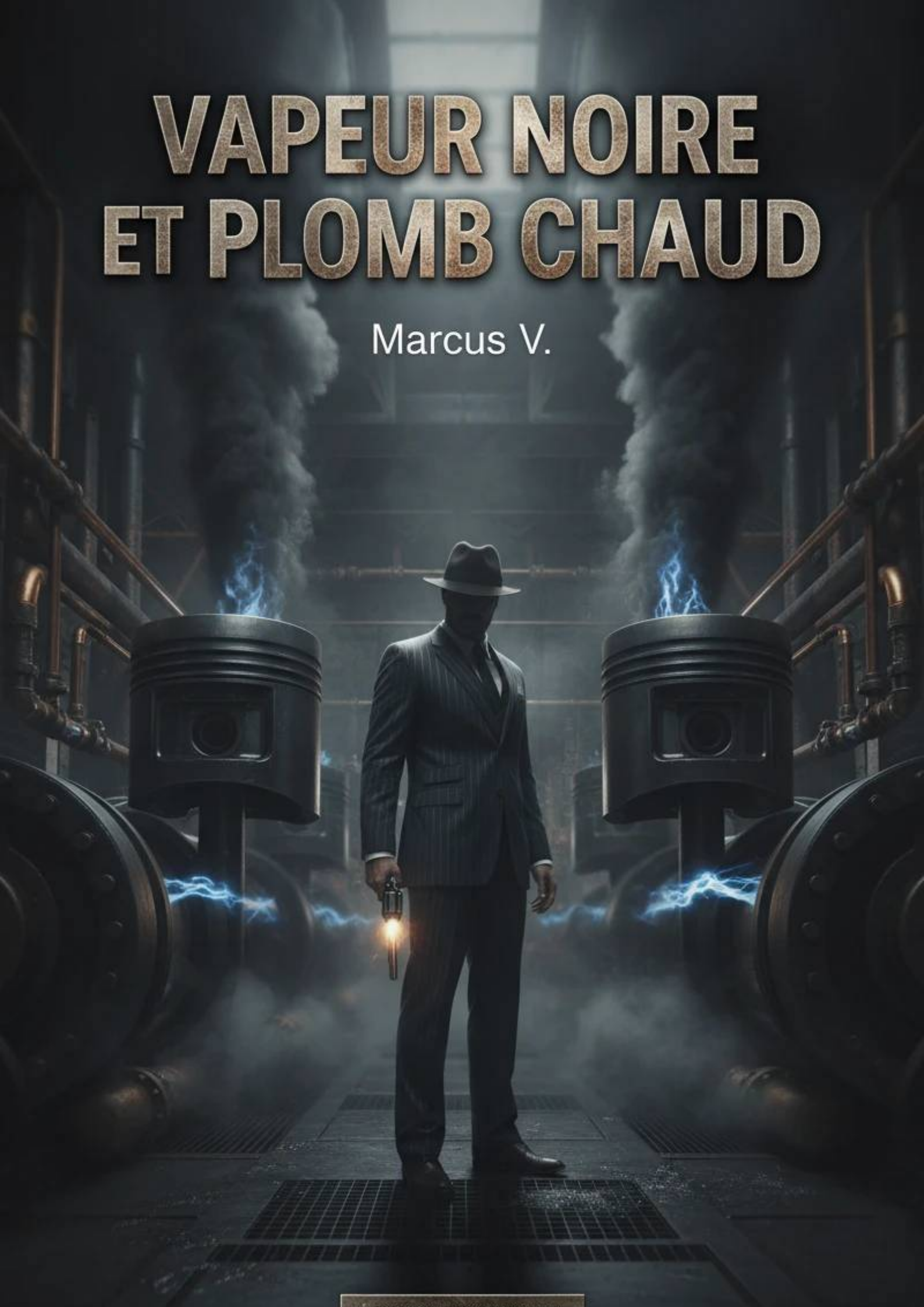


VAPEUR NOIRE ET PLOMB CHAUD

Marcus V.



Vapeur Noire et Plomb Chaud

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Loi du Levier	4
Chapitre 2 : L'Incident du Haut-Fourneau	7
Chapitre 3 : Injection de Routine	11
Chapitre 4 : Le Prix du Silence	16
Chapitre 5 : Sabotage Discret	20
Chapitre 6 : Le Piège de Fonte	23
Chapitre 7 : Interrogatoire au Plomb	27
Chapitre 8 : Brouillard Jaune	30
Chapitre 9 : La Morsure du Froid	34
Chapitre 10 : La Morgue des Forges	39
Chapitre 11 : L'Assaut du Chaudron	43
Chapitre 12 : Point de Rupture	47
Chapitre 13 : Purge Finale	50
Chapitre 14 : Le Règne du Fer	53

Chapitre 1

La Loi du Levier

La chaleur sature l'air du Chaudron. Cinquante degrés Celsius. L'humidité colle aux poumons. La vapeur siffle dans les conduits de fonte. Elle s'échappe par les joints usés. Les pistons battent la mesure. Un bruit sourd. Un bruit constant. Le sol de métal vibre sous les bottes. L'odeur de graisse rance domine tout. Le charbon brûle dans les foyers ouverts. La suie recouvre les murs de briques. Elle s'infiltré dans les pores de la peau.

Don Morricone se tient sur la passerelle supérieure. Il domine la salle des machines. Sa silhouette est massive. Un bloc de granit dans la brume. Il ne bouge pas. Ses yeux fixent les cadrans de contrôle. L'aiguille du manomètre central oscille. Elle frôle la zone rouge. Morricone serre sa main gauche sur la rampe. Sa main droite pend le long du corps. Elle est faite de laiton et d'acier. Les pistons miniatures de la prothèse cliquètent. Un mince filet de vapeur s'échappe de son poignet.

En bas, les ouvriers ressemblent à des ombres. Ils s'activent autour des chaudières. Leurs gestes sont mécaniques. Ils jettent le charbon à la pelle. Le feu éclaire leurs visages sales. Miller est au poste numéro quatre. C'est un homme maigre. Ses côtes saillent sous sa chemise trempée. Il manipule le levier de décharge. Le levier est lourd. Miller ralentit. Ses mouvements perdent leur précision. Il s'arrête pour essuyer son front. Une seconde de trop.

La pression monte instantanément. Le sifflement des soupapes devient aigu. Morricone tourne la tête. Ses yeux se fixent sur Miller. Il ne crie pas. Il descend l'échelle de fer. Ses bottes claquent sur les barreaux. Le bruit est sec. Il atteint le sol poisseux. Les autres ouvriers s'écartent. Ils baissent les yeux. Ils connaissent la règle.

Le rendement est la seule loi. Un retard est un crime.

Morricone marche vers Miller. Il ne presse pas le pas. Son visage reste de marbre. La cicatrice sur sa joue brille sous la lumière des foyers. Elle part du front. Elle finit à la mâchoire. C'est une trace de brûlure ancienne. Miller le voit arriver. Ses mains tremblent sur le levier. Il essaie de rattraper la cadence. Il tire sur le fer. Le mécanisme grince. La soupape reste bloquée par le tartre.

Morricone s'arrête à un mètre. Il regarde le cadran. L'aiguille dépasse la limite. La structure du Chaudron tremble. Les rivets gémissent. Miller bégaye des mots inaudibles. Sa bouche s'ouvre et se ferme. Morricone lève son bras droit. Le laiton luit. Il actionne une commande interne. Un bruit de ressorts tendus résonne. La prothèse se verrouille. Le poing de métal se ferme.

Le coup part. Il est rapide. Il est précis. Le poing de laiton percute l'os temporal de Miller. Un craquement sec domine le vacarme des machines. Le crâne cède. Miller bascule sur le côté. Sa tête frappe le manomètre de plein fouet. Le verre éclate. Les débris tombent au sol. Le sang gicle sur le cadran blanc. Il coule le long de l'aiguille. Le corps de Miller s'effondre. Il finit dans la rigole d'évacuation. L'eau saumâtre emporte les premières taches rouges.

Morricone ne regarde pas le cadran brisé. Il regarde sa main. Une goutte de sang macule un engrenage de laiton. Il sort un mouchoir en soie de sa poche. Il essuie le métal avec soin. Ses gestes sont lents. Il nettoie chaque rainure. Il range le mouchoir. La prothèse émet un sifflement de décompression. Les tremblements commencent dans son épaule. Ses nerfs réclament leur dose.

Il fait signe à un autre ouvrier. L'homme s'approche en courant. Il ne regarde pas le cadran. Il ne regarde pas le corps. Il saisit le levier de Miller. Il pèse de tout son poids. La soupape s'ouvre enfin. Un jet de vapeur blanche envahit l'espace. La pression redescend. L'aiguille ensanglantée recule vers la zone verte. Le rythme des

pistons se stabilise. Le Chaudron retrouve son équilibre.

Morricone remonte sur la passerelle. Il ne se retourne pas. Il entre dans son bureau vitré. La pièce est isolée du bruit. Le silence est relatif. Il s'assoit derrière son bureau de chêne. Il ouvre un tiroir secret. Il en sort une seringue de verre. Le liquide à l'intérieur est sombre. C'est de l'opium purifié. Il retrousse sa manche gauche. Il cherche une veine saine. Il pique.

Le produit entre dans son système. Les tremblements de son bras droit cessent. La douleur neurologique s'efface. Son esprit redevient arithmétique. Il prend son registre. Il ouvre la page du jour. Il trempe sa plume dans l'encre noire. Il trace une ligne sur le nom de Miller. Il écrit un nouveau chiffre dans la colonne des pertes. Le coût de la maintenance.

Dehors, le travail continue. Les pelles frappent le charbon. Les pistons écrasent l'air. La vapeur alimente la ville en surface. Les riches reçoivent leur chaleur. Les usines tournent à plein régime. Sous la Tamise, le sang sèche sur le fer. La suie recouvre tout. L'ordre règne de nouveau dans le Chaudron. Seul le fer reste debout.

Chapitre 2

L'Incident du Haut-Fourneau

Le secteur 4 de Whitechapel étouffe sous la suie. La brique rouge disparaît sous une couche de gras noir. Les cheminées crachent un poison épais. Le ciel reste invisible. Trois hommes avancent dans l'allée des Pendus. Ils portent des masques de cuir bouilli. Leurs vestes sont renforcées par des plaques d'acier. Ce sont des Éventreurs de Fer. Ils portent des sacs en toile de jute. Le métal cogne à l'intérieur. Le bruit est sourd.

Le haut-fourneau numéro 4 domine la rue. C'est une tour de fonte rivetée. Elle vibre sous la pression. La chaleur irradie à dix mètres. Le sol tremble. Les saboteurs s'arrêtent devant la grille sud. Le premier homme sort une pince monseigneur. Il coupe le cadenas de laiton. Le métal cède avec un claquement sec. Ils entrent dans le complexe.

L'air intérieur brûle les poumons. La température atteint soixante degrés. Les pistons de la pompe principale battent la mesure. Un ouvrier tourne le dos à l'entrée. Il graisse une bielle massive. Le plus grand des Éventreurs s'approche. Il lève une barre à mine. Il frappe la base du crâne. L'os craque. L'ouvrier tombe dans la fosse à charbon. Son corps disparaît sous les décombres noirs. Aucun cri. Le bruit des machines couvre tout.

Les saboteurs atteignent la valve de décharge. C'est une roue de fer de cinquante centimètres. Elle contrôle le flux vers le quartier nord. Un homme sort une fiole de son sac. Le liquide est vert acide. Il verse le contenu sur les filetages de la vanne. Le métal fume. L'acide ronge l'acier. Les filetages se soudent. La roue est bloquée.

Le deuxième homme s'attaque au régulateur de pression. Il utilise un marteau de forge. Il frappe le verre du manomètre. Les débris volent. Il arrache l'aiguille de cuivre. Il tord le tube de Bourdon. La vapeur siffle. Elle s'échappe par les fissures. Le sifflement devient un hurlement. La pression monte dans la cuve principale. L'aiguille imaginaire dépasse la zone rouge.

Le troisième saboteur place une charge de dynamite contre le joint de culasse. Il règle le détonateur à mèche. Il gratte une allumette sur sa jambe. La flamme est courte. La mèche brûle. Les trois hommes font demi-tour. Ils courent vers la sortie. Leurs bottes claquent sur les plaques de fer. Ils disparaissent dans le brouillard de Whitechapel.

L'explosion déchire le silence. Le joint de culasse vole en éclats. Une colonne de vapeur vive jaillit du fourneau. Elle frappe le plafond de verre. Les vitres explosent. La vapeur se répand dans les rues. Elle est à deux cents degrés. Elle cuit la peau instantanément. Les passants s'effondrent. Leurs visages deviennent blancs. La pression chute dans tout le réseau.

Le froid arrive. Il est brutal. La vapeur ne circule plus dans les radiateurs de la City. Le métal des tuyaux se contracte. Il gémit. Dans les appartements de Whitechapel, la température tombe. Les murs suintent. L'humidité gèle sur les briques. Les habitants sortent. Ils cherchent la chaleur. Il n'y en a plus. Le quartier plonge dans un silence de tombe.

Dans le Chaudron, le télégraphe s'agite. Le ruban de papier s'accumule sur le sol. Morricone fixe les chiffres. Il ne bouge pas. Sa main de laiton est posée sur le bureau. Le piston interne émet un clic régulier. Il lit le rapport. Secteur 4 mort. Production nulle. Pertes estimées : huit mille livres par heure. Le profit s'évapore.

Morricone prend un compas. Il trace un cercle sur la carte de la ville. Le centre est le fourneau 4. Il identifie les postes de garde. Six hommes étaient de service. Ils ont échoué. Sa mâchoire se contracte. La cicatrice sur son visage devient livide. Il n'y a

pas de place pour l'erreur. L'erreur coûte cher.

Il appuie sur un bouton de cuivre. Une cloche sonne dans le couloir. Elena entre. Elle porte sa combinaison de cuir huilé. Ses mains sont noires. Elle tient son démonte-pneu. Elle attend. Morricone ne regarde pas son visage. Il regarde ses mains. Elles sont stables.

« Le secteur 4 est froid », dit Morricone. Sa voix est un frottement de gravier.

Elena hoche la tête. Elle connaît les conséquences.

« Les gardiens », continue Morricone. « Ils ont dormi. »

Il tend une liste. Six noms écrits à l'encre noire.

« Purge », ordonne-t-il. « Immédiate. »

Elena prend la liste. Elle la plie en deux. Elle la glisse dans sa poche. Elle fait demi-tour. Ses pas sont légers. Elle traverse les ateliers. Les ouvriers s'écartent. Ils voient l'outil dans sa main. Ils voient ses yeux vides. Elle sort du Chaudron.

Elle arrive au poste de garde du secteur 4. Les six hommes sont regroupés autour d'un brasero de fortune. Ils tremblent. Ils ont peur. Ils voient Elena. Le chef de poste se lève. Il veut expliquer. Il ouvre la bouche.

Elena frappe. Le démonte-pneu percute la mâchoire. Les dents volent sur le pavé. L'homme tombe. Les cinq autres reculent. Ils cherchent leurs armes. Elena est plus rapide. Elle est une machine. Elle brise un genou. Elle fracasse une tempe. Le sang gicle sur la neige sale. Il est chaud. Il fume dans l'air glacial.

Elle ne s'arrête pas. Elle travaille avec précision. Chaque coup est calculé. Elle vise les points vitaux. Les côtes enfoncent les poumons. Le métal broie les vertèbres. En trois minutes, le poste de garde est silencieux. Six corps gisent sur le sol. La vapeur de leur sang s'élève vers le ciel noir.

Elena essuie son arme sur la veste d'un mort. Elle vérifie la liste. Elle coche les noms avec le sang encore chaud. Elle repart vers le Chaudron.

Morricone est toujours à son bureau. Il a ouvert son registre. Il prend sa plume. Il raye les six noms. Il inscrit le coût des funérailles : zéro. Il ajoute le coût du recrutement de nouveaux gardes. Il calcule la marge bénéficiaire restante. Elle est mince.

Il regarde sa main de laiton. Il ouvre la valve de son avant-bras. Une petite quantité de vapeur s'échappe. La pression interne est stabilisée. Il reprend sa lecture des plans techniques. Le fourneau 4 doit être reconstruit. Le fer doit être coulé à nouveau.

Dehors, le froid continue de mordre Whitechapel. Les cadavres des gardes gèlent. Ils deviennent durs comme de la pierre. Les Éventreurs de Fer observent depuis les toits. Ils voient les lumières du Chaudron. La guerre ne fait que commencer. La pression monte à nouveau. Le métal attend son heure. Seul le fer restera debout.

Chapitre 3

Injection de Routine

La main droite de Morricone tressaute. Le laiton cogne contre le bois du bureau. Le bruit est sec. Régulier. Morricone observe le membre de métal. Les engrenages grincent sous la gaine de cuir. La vapeur s'échappe par les joints usés. Le tremblement remonte jusqu'à son épaule. C'est une défaillance mécanique. C'est une douleur nerveuse. La prothèse réclame son tribut.

La température dans le bureau atteint quarante degrés. La sueur perle sur le front de Morricone. Elle coule le long de sa cicatrice. Le sel brûle sa peau mal cicatrisée. Il ignore la sensation. Il se concentre sur le mouvement désordonné du piston. Sa main de chair serre le bord de la table. Les jointures blanchissent. Le bois craque sous la pression.

Il ouvre le tiroir de gauche. Le tiroir glisse sur des rails graissés. Il sort un coffret en ébène. La clé tourne dans la serrure. Le mécanisme de la boîte est complexe. Morricone l'a conçu lui-même. À l'intérieur, une fiole de verre sombre repose sur du velours. Le liquide est épais. C'est de l'opium pur. Il est distillé dans les bas-fonds.

Il saisit une seringue en acier chirurgical. Le piston de l'instrument est gradué. Il enfonce l'aiguille dans le bouchon de liège. Il tire sur la tige. Le liquide brun remplit le réservoir. Morricone repose la fiole. Il remonte la manche de sa veste. Le raccord entre la chair et le métal est rouge. La peau est boursouflée autour des boulons de fixation.

Il repère la valve d'injection sur l'avant-bras de laiton. C'est un petit orifice circulaire. Il est situé près du manomètre de pression. Morricone insère l'aiguille. Il pousse le

piston d'un geste sec. L'opium pénètre dans le circuit hydraulique. Le produit se mélange au fluide de transmission. Il atteint les capteurs nerveux de l'interface.

L'effet est immédiat. Les rouages ralentissent leur course folle. Le sifflement de la vapeur change de tonalité. Il devient grave. Harmonieux. Le tremblement s'arrête net. La main de laiton se fige. Morricone détend ses muscles. Il ferme les yeux trois secondes. La douleur reflue dans les tuyaux. Le calme revient dans le Chaudron.

Il retire la seringue. Il essuie l'aiguille avec un chiffon imbibé d'alcool. Il range le matériel dans le coffret. Il verrouille la serrure. La clé retourne dans sa poche de gilet. Il ajuste sa manchette. La prothèse est de nouveau opérationnelle. Elle obéit au moindre influx nerveux. Il ferme le poing. Les articulations cliquètent avec précision.

La porte pivote sur ses gonds. Le mouvement est fluide. Elena entre dans la pièce. Elle ne frappe jamais. Elle porte ses gants de cuir habituels. Ils sont imprégnés d'huile de moteur. L'odeur de la graisse rance l'accompagne. Elle s'arrête à trois mètres du bureau. Ses yeux scannent la pièce. Elle remarque la fiole encore tiède.

Elle ne dit rien sur l'opium. Ce n'est pas son rôle. Elle retire son bonnet de laine. Ses cheveux rasés sont mouillés de condensation. Elle pose son démonte-pneu sur la table. L'acier trempé résonne contre le chêne. Elle regarde Morricone dans les yeux. Son regard est vide. C'est le regard d'une machine bien réglée.

Morricone désigne une chaise. Elena reste debout. Elle préfère la position verticale. Elle est prête à bouger. Prête à frapper. Elle sort un carnet de sa poche. Les pages sont tachées de suie. Elle l'ouvre à la moitié. Elle lit ses notes mentales. Sa voix est basse. Elle est dépourvue d'inflexion. Elle ressemble au bruit d'une lime sur le fer.

La fuite vient du secteur quatre. C'est le quartier des raffineries. Un ouvrier a parlé à un intermédiaire. L'intermédiaire travaille pour Silas Thorne. L'information concerne les horaires de livraison du charbon. La police prépare une descente sur les docks. Ils

veulent saisir les stocks de réserve. Ils veulent asphyxier le Chaudron.

Morricone écoute le rapport. Il ne l'interrompt pas. Il traite les données. Silas Thorne est un rat coûteux. Il mange à tous les râteliers. S'il vend des informations, c'est qu'il a besoin d'argent. Ou qu'il a trouvé un nouveau maître. Les Éventreurs de Fer paient mieux que la Couronne. C'est une variable logique.

Elena donne un nom. L'ouvrier s'appelle Miller. Il travaille à la maintenance des soupapes. Il a une dette de jeu importante. Il a perdu son salaire au tripot de la ruelle Noire. Thorne a racheté sa dette. Miller est maintenant une source. Il fournit les codes d'accès des tunnels secondaires. La sécurité du réseau est compromise.

Morricone se lève. Sa silhouette massive occulte la lumière de la lampe. Il marche vers la fenêtre intérieure. Elle donne sur la salle des machines. En bas, les pistons géants battent la mesure. La vapeur sature l'air. Les ouvriers ressemblent à des fourmis dans la brume. Ils entretiennent le feu. Ils nourrissent la bête de métal.

Il pose sa main de laiton sur la vitre. La chaleur du verre est intense. Il ne sent rien du côté droit. La prothèse est isolée thermiquement. Il regarde le reflet de son visage. La cicatrice est livide sous la lumière artificielle. Il réfléchit à la procédure de purge. Une fuite doit être colmatée. Rapidement. Définitivement.

Il se retourne vers Elena. Il donne ses instructions. Miller doit disparaître avant l'aube. Son corps ne doit pas être retrouvé. Les pistons du secteur quatre ont besoin de lest. La chair se broie facilement. Les os ne résistent pas à la pression hydraulique. C'est un recyclage efficace. C'est un message clair pour les autres.

Elena hoche la tête. Elle récupère son outil. Elle le glisse dans son passant de ceinture. Elle demande des précisions sur Silas Thorne. Morricone secoue la tête. Thorne est utile pour l'instant. Un inspecteur corrompu est un outil à double tranchant. Il faut émousser la lame, pas la briser. Il recevra un avertissement plus tard.

Le silence retombe dans le bureau. On entend seulement le souffle des chaudières. Elena se dirige vers la sortie. Elle s'arrête sur le seuil. Elle mentionne une dernière chose. Les Éventreurs de Fer ont saboté la vanne principale du tunnel nord. La pression monte dans les quartiers riches. La City va bientôt manquer d'air chaud.

Morricone esquisse un geste de la main. C'est un détail mineur. Elena s'en chargera après Miller. Elle connaît les circuits mieux que quiconque. Elle sait où frapper pour rétablir l'équilibre. Elle sort et referme la porte. Le clic du verrou termine l'entretien. Morricone est de nouveau seul avec ses machines.

Il retourne s'asseoir. Il reprend son registre de comptes. Il note le nom de Miller. Il tire un trait horizontal sur les lettres. Le nom disparaît sous l'encre noire. Il calcule le coût de la réparation de la vanne nord. Il ajoute le prix du silence de Thorne. Les chiffres s'alignent sur le papier. La comptabilité de la mort est précise.

Sa main de laiton est parfaitement stable. L'opium fait son travail. Les rouages sont souples. Il prend une plume d'oie. Il écrit avec une calligraphie rigide. Chaque lettre est une structure métallique. Chaque phrase est un ordre de marche. Le Chaudron continue de vrombir sous ses pieds. La ville entière dépend de ce rythme.

Il regarde l'heure à sa montre à gousset. Le boîtier est en argent terni. Il reste quatre heures avant le lever du jour. Quatre heures pour nettoyer les scories. Quatre heures pour renforcer les parois du syndicat. La pression interne est sous contrôle. Pour l'instant. Il range sa montre. Il éteint la lampe à gaz.

L'obscurité envahit la pièce. Seule la lueur rouge des fourneaux filtre par la vitre. Elle dessine des ombres mouvantes sur les murs. Morricone reste assis dans le noir. Il écoute le cœur de Londres. C'est un cœur de fonte. C'est un cœur de vapeur. Il bat pour lui. Il bat par lui. Le fer ne dort jamais.

Il se lève une dernière fois. Il vérifie la pression sur le manomètre mural. L'aiguille est dans la zone blanche. La marge de sécurité est respectée. Il quitte le bureau. Ses pas résonnent sur la passerelle métallique. Le métal répond au métal. Il descend vers les profondeurs. La guerre nécessite une présence physique.

Dans les tunnels, l'humidité est constante. Elle se mélange à la suie pour former une boue noire. Morricone marche avec assurance. Il connaît chaque raccord. Chaque soudure. Il croise des gardes en patrouille. Ils s'effacent sur son passage. Ils craignent l'homme. Ils craignent encore plus la main de laiton.

Il arrive au niveau des pistons principaux. La force dégagée est colossale. Le sol vibre violemment. C'est ici que Miller sera traité. C'est ici que les traîtres deviennent du lubrifiant. Morricone observe le mouvement alternatif des tiges d'acier. C'est une chorégraphie brutale. C'est la seule loi qu'il respecte.

Il attend le signal d'Elena. Il sait qu'elle réussira. Elle n'échoue jamais. Elle est une extension de sa propre volonté. Une pièce d'usure de haute précision. La vapeur siffle autour de lui. Il respire l'air chargé de soufre. Ses poumons sont habitués. Son sang est froid. Le plomb attend dans les chargeurs.

La City dort au-dessus de lui. Elle ignore que son salut dépend d'un homme brisé. Un homme qui injecte du poison dans son bras mécanique. Un homme qui calcule la valeur d'une vie en tonnes de charbon. Morricone sourit dans l'ombre. Le mouvement est imperceptible. C'est une simple contraction de muscle.

La pression monte encore. Le fer reste debout.

Chapitre 4

Le Prix du Silence

La suie tombe sur Londres. Elle recouvre les briques noires. Elle étouffe les bruits de la ville. Morricone marche dans l'impasse du Pendu. Ses bottes de cuir lourd écrasent la boue grasse. Le métal de sa prothèse cogne contre sa cuisse. Un piston interne libère une pression résiduelle. Le sifflement est bref. Sec. La vapeur se mélange au brouillard sale. L'air sent le charbon brûlé. Il sent aussi le soufre. Morricone s'arrête à dix pas du fond. L'ombre est dense. Une silhouette se détache du mur humide. C'est Silas Thorne. Le policier porte un manteau trop large. Son visage est une tache grise dans le noir. Ses yeux brillent sous le rebord de son chapeau. Il ressemble à un rat acculé.

Morricone ne bouge pas. Sa main de laiton vibre légèrement. Les engrenages cherchent leur point d'équilibre. Il glisse sa main gauche dans sa poche. Il sort une fiole en verre sombre. Le liquide est épais. C'est de l'opium pur. Il dévisse le bouchon avec les dents. Il verse le contenu dans le réservoir de son avant-bras mécanique. Le mécanisme absorbe le poison. Les vibrations s'arrêtent. Le silence revient. Thorne fait un pas en avant. Ses chaussures glissent sur le pavé visqueux. Il racle sa gorge. Le son est métallique. Il crache un filet de salive noire sur le sol.

Thorne parle le premier. Sa voix est un murmure éraillé. Il demande si la marchandise est là. Morricone ne répond pas tout de suite. Il observe les mains de Thorne. Elles tremblent. Le rat a faim. Morricone lève son bras de laiton. La lumière d'un réverbère lointain accroche le métal poli. Il actionne un levier sur son poignet. Un compartiment s'ouvre. Trois lingots d'or apparaissent. Ils sont marqués du sceau de la City. Thorne avance encore. Ses narines se dilatent. Il fixe le métal jaune. Morricone referme le compartiment d'un coup sec. Le claquement du métal résonne contre les

murs.

Thorne s'arrête. Il sort un rouleau de parchemin de sa veste. Le papier est vieux. Il est jauni par le temps et l'humidité. Ce sont les plans originaux. Les tunnels de la Reine. Les conduits secrets sous Buckingham. Morricone connaît la valeur de ces lignes. Elles sont la clé du réseau. Elles permettent de contourner les vannes principales. Thorne serre le rouleau contre sa poitrine. Il veut plus que de l'or. Il veut du plomb. Il veut des munitions de calibre douze. Des cartouches à pointe chemisée. Il en veut deux caisses. Il dit que la police manque de tout. Il dit que les Éventreurs de Fer sont partout.

Morricone siffle entre ses dents. Deux hommes sortent de l'ombre derrière lui. Ils portent des caisses en bois de chêne. Les caisses sont lourdes. Les hommes les posent sur le sol. Le bois craque. Morricone utilise sa main de laiton pour forcer le couvercle de la première caisse. Les clous sautent. Le métal brille à l'intérieur. Des centaines de cartouches de plomb. Elles sont rangées en rangs serrés. Thorne s'approche des caisses. Il plonge ses doigts dans le métal froid. Il fait rouler les balles entre ses paumes. Le bruit ressemble à celui de pièces de monnaie.

Thorne tend le parchemin. Morricone le saisit de sa main de chair. Il le déploie lentement. Ses yeux parcourent les tracés à l'encre de Chine. Les cotes sont précises. Les intersections sont marquées par des croix rouges. C'est le plan exact. Les accès aux chaudières royales sont là. Morricone roule le papier. Il le glisse sous sa veste de cuir. Il fait un signe de tête à ses hommes. Ils reculent dans l'obscurité. Thorne reste seul avec l'or et le plomb. Il s'accroupit devant les caisses. Il vérifie le poids des lingots. Il mord le métal jaune. Ses dents laissent une marque.

Le policier lève les yeux vers Morricone. Ses lèvres se retroussent. Ses dents sont gâtées. Il sourit. C'est un mouvement de muscles sans joie. C'est le rictus d'un homme qui a vendu son âme pour du métal. Thorne range les lingots dans ses poches profondes. Son manteau devient lourd. Il tire les caisses de munitions vers un

renforcement du mur. Il va les cacher. Il va les vendre ou les utiliser contre ses propres collègues. Cela n'importe pas à Morricone. Le contrat est rempli. La pression dans les conduits peut monter.

Morricone fait demi-tour. Sa prothèse émet un cliquetis régulier. Le rythme est celui d'une horloge de précision. Il marche vers la sortie de l'impasse. La suie continue de tomber. Elle efface ses traces de pas. Derrière lui, Thorne disparaît dans le brouillard. Le policier est un parasite. Les parasites meurent quand l'hôte change. Morricone le sait. Il calcule déjà le trajet dans les tunnels. Il voit les vannes. Il voit les pistons. Il voit le sang couler dans les rigoles de fonte.

Il atteint la rue principale. Les voitures à vapeur passent dans un fracas de ferraille. Les chevaux mécaniques crachent des étincelles. Morricone ne regarde personne. Il ajuste son col. Le froid de la nuit mord sa peau. Son bras de laiton est chaud. L'opium fait son effet. La douleur neurologique s'efface. Il ne reste que la mission. Il ne reste que le fer. Les plans de la Reine sont contre ses côtes. Ils sont le prix du silence. Ils sont l'arme qui brisera les Éventreurs.

Il entre dans une bouche d'aération. L'échelle de fer est rouillée. Il descend dans les profondeurs. La température monte de dix degrés à chaque palier. L'humidité sature l'air. Les murs suintent. Il arrive au niveau moins quatre. C'est le domaine des ombres. C'est là que le vrai pouvoir réside. Il marche sur les passerelles de grille. Le vide est noir en dessous. Il entend le grondement des turbines. C'est le cœur de Londres. Un cœur de métal qui bat trop vite.

Morricone s'arrête devant une porte blindée. Il tape un code sur le cadran de cuivre. Les pènes s'effacent. Il entre dans son bureau privé. C'est une cellule de béton et d'acier. Il pose le parchemin sur la table de travail. Il allume une lampe à acétylène. La flamme bleue siffle. Il examine à nouveau les plans. Il cherche les failles. Il cherche les points de rupture. Chaque ligne est une opportunité. Chaque intersection est un piège potentiel.

Il prend un compas de précision. Il trace des cercles sur le papier jauni. Il calcule les débits de vapeur. Il évalue la résistance des joints. Silas Thorne a fourni les données. Morricone fournira la force. Il sait que Thorne parlera à d'autres. Le rat vend toujours deux fois le même secret. Mais Morricone sera déjà là. Il sera dans les murs. Il sera dans les tuyaux. Il sera la pression qui fait éclater le métal.

Il ferme les yeux un instant. Il sent le mouvement des pistons à travers le sol. La City est une machine complexe. Elle a besoin de lubrifiant. Le sang est le meilleur des fluides. Il est visqueux. Il est chaud. Il ne gèle jamais. Morricone rouvre les yeux. Il range le compas. Il éteint la lampe. L'obscurité revient. Elle est totale. Elle est parfaite. Le prix du silence a été payé. Maintenant, le fer va parler.

Il quitte la pièce. Ses pas résonnent sur le métal. Le son est sec. Il est définitif. La guerre pour les valves commence. Elle se jouera dans le noir. Elle se jouera avec du plomb et de la vapeur. Morricone est prêt. Sa main de laiton se serre. Les engrenages se verrouillent. Le mouvement est fluide. La machine est en marche. Rien ne l'arrêtera. La pression monte. Le point de rupture est proche. Le fer reste debout.

Chapitre 5

Sabotage Discret

Elena glissa dans la conduite étroite. Le métal frotta contre son cuir épais. L'obscurité pesait sur ses épaules. Elle ne ralentit pas son allure. Ses mains connaissaient chaque rivet. Elle progressait vers le nord de la City. Les quartiers riches dormaient au-dessus d'elle. Le silence régnait dans les profondeurs. Seul le bourdonnement des tuyaux vibrait. Elena s'arrêta devant une jonction en T. Elle sortit une lampe à huile sourde. Le faisceau frappa une plaque de laiton. Le numéro de série indiquait le secteur de Belgravia. C'était sa cible.

Elle posa son sac à outils sur la grille. Le son fut mat. Elle sortit une clé à molette massive. L'acier était froid sous ses doigts. Elle chercha le boulon de compression principal. Il retenait la chaleur des grands manoirs. Elena cala l'outil sur l'écrou hexagonal. Elle poussa de tout son poids. Ses muscles se contractèrent violemment. Le métal résista un instant. Un craquement sec résonna dans le tunnel. Le boulon céda de quelques millimètres. Elle répéta le mouvement avec méthode. La sueur perla sur son front rasé. Elle ne l'essuya pas.

Elle dévissa les quatre fixations d'angle. La plaque de protection bascula doucement. Elena la rattrapa avant le choc. Elle la déposa contre la paroi humide. Le cœur du système était exposé. Une série de valves rotatives contrôlait le flux. La vapeur circulait à haute pression ici. La chaleur monta brusquement dans le conduit. La température atteignit quarante degrés en une minute. Elena ne cilla pas. Elle observa les manomètres de contrôle. Les aiguilles oscillaient dans la zone rouge. Elle saisit la vanne de dérivation.

Le volant de fonte était brûlant. Elle utilisa ses gants imprégnés d'huile. Elle tourna le

volant vers la gauche. Le mécanisme grinça sous l'effort. La vapeur changea de direction à l'intérieur. Le sifflement devint un grondement sourd. Elena surveilla le cadran de pression. L'aiguille du secteur nord chuta lentement. La chaleur quittait les salons de marbre. Elle abandonnait les chambres à coucher luxueuses. Les radiateurs de fonte allaient refroidir. Les riches allaient chercher leurs couvertures de laine. Ils ne comprendraient pas la panne.

Elena ouvrit la vanne de secours sud. Ce conduit menait directement à l'East End. Elle entendit le fluide s'engouffrer dans le nouveau passage. La vibration changea de fréquence. Le métal se dilata sous l'effet thermique. Des claquements secs parcoururent la structure. La vapeur migrait maintenant vers les taudis. Elle allait chauffer les murs de briques poreuses. Elle allait assécher les draps humides des caves. Le transfert était massif et invisible. Elena vérifia l'étanchéité des nouveaux joints. Aucune fuite ne trahissait sa manœuvre.

Elle reprit sa clé à molette. Elle remplaça la plaque de protection en laiton. Elle resserra les boulons un par un. Elle utilisa une graisse noire pour masquer les marques. Le métal semblait intact sous la lumière faible. Elle rangea ses outils dans le sac de toile. Le poids était équilibré. Elle éteignit sa lampe à huile. L'obscurité totale revint dans le conduit. Elena fit demi-tour en rampant. Ses genoux frappaient le fer avec régularité. Elle ne laissait aucune trace de son passage.

Elle atteignit la trappe de service après une heure. Elle souleva le couvercle de fonte avec précaution. L'air extérieur était glacial et saturé de suie. Elle se hissa hors du trou. Elle se trouvait dans une ruelle étroite. Les murs étaient noirs de crasse. Elle remit la trappe en place. Elle vérifia l'alignement du couvercle. Tout était normal. Elle ajusta son manteau de cuir sombre. Elle marcha vers le sud sans se retourner. Ses bottes ne faisaient aucun bruit sur le pavé.

Elle passa devant une bouche d'aération. Une bouffée de chaleur s'en échappa. La vapeur de l'East End arrivait à destination. Les habitants ne sauraient pas d'où venait

ce miracle. Ils sentiraient juste leurs os se réchauffer. Elena continua sa route vers le Chaudron. Elle devait faire son rapport à Morricone. Le sabotage était un succès technique. La pression était maintenant entre ses mains. Elle entra dans l'ombre d'un entrepôt désaffecté. La ville continuait de respirer par ses tuyaux. Le fer restait le seul maître du jeu. Elena disparut dans la brume épaisse. La mission était accomplie.

Chapitre 6

Le Piège de Fonte

Le tunnel quarante-deux était étroit. L'eau de la Tamise suintait par les joints. Elena marchait sur la grille métallique. Ses bottes laissaient des traces dans la suie. Elle s'arrêta net. Un bruit de métal résonna devant elle. C'était un choc sec. Acier contre acier. Elle ne bougea plus. Elle éteignit sa lampe à acétylène. L'obscurité devint totale. Elle attendit dix secondes. Ses oreilles analysèrent les sons. Trois hommes respiraient dans l'ombre. Un quatrième se trouvait derrière elle. Le piège était refermé.

Elena glissa sa main droite sous son manteau. Ses doigts saisirent le démonte-pneu. L'acier était froid contre sa paume. Elle ne sortit pas l'arme immédiatement. Elle resta immobile. Une lumière s'alluma à vingt mètres. C'était une lanterne sourde. Le faisceau balaya les parois de briques. Il s'arrêta sur le visage d'Elena. Elle plissa les paupières. Elle ne détourna pas le regard.

— La Soupape, dit une voix grasse.

L'homme s'avança dans la lumière. Il portait le tablier de cuir des Éventreurs de Fer. Une marque de brûlure barrait son cou. Il tenait une clé à molette lourde. Deux autres hommes sortirent des renforcements latéraux. Ils portaient des barres à mine. Le quatrième homme bloquait la retraite. Il tenait une chaîne de transmission de vélo. Les maillons cliquetaient doucement.

Elena ne répondit pas. Elle évalua la distance. Le premier homme était à cinq pas. Le sol était glissant. Une pellicule d'huile recouvrait la grille. Elle déplaça son poids sur sa jambe gauche. Ses muscles se tendirent sous son pantalon de toile. Elle sortit le

démonte-pneu. Le métal brilla faiblement.

— Morricone va perdre ses mains, dit l'homme à la brûlure.

Il chargea. Il leva sa clé à molette au-dessus de sa tête. Elena fit un pas de côté. Elle pivota sur ses talons. La clé frappa le tuyau de vapeur derrière elle. Des étincelles jaillirent. Elena frappa. Le démonte-pneu décrivit un arc de cercle court. Il rencontra la mâchoire de l'homme. Le bruit fut celui d'une branche sèche qui casse. L'homme bascula en arrière. Ses dents volèrent sur la grille. Il ne cria pas. Il s'effondra dans l'eau saumâtre.

Les deux autres attaquèrent ensemble. Le premier balança sa barre à mine horizontalement. Elena s'accroupit. Le fer siffla au-dessus de son crâne. Elle projeta son corps en avant. Elle utilisa la pointe de son arme. Elle visa le genou du second assaillant. La rotule explosa. L'homme tomba en hurlant. Elena se redressa immédiatement. Elle ne regarda pas le blessé.

Le troisième homme hésita. Il serra sa barre à mine à deux mains. Elena ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Elle bondit. Elle frappa le poignet de l'homme. Les os craquèrent. La barre à mine tomba au sol. Elena enchaîna avec un coup de coude au plexus. L'homme expira tout son air. Il se plia en deux. Elle termina par un coup de démonte-pneu sur la nuque. Il s'étala de tout son long.

Le quatrième homme restait seul. Il maniait sa chaîne avec habileté. Le métal décrivait des cercles rapides dans l'air. Il produisait un sifflement régulier. Elena recula lentement. Elle cherchait un appui solide. Elle sentit la chaleur d'une conduite de haute pression dans son dos. Le manomètre indiquait huit bars.

L'homme lança la chaîne. Elena esquiva par la droite. Les maillons s'enroulèrent autour d'une vanne en laiton. Elle tira sur le démonte-pneu. Elle coinça l'outil dans un maillon de la chaîne. Elle utilisa son poids pour faire levier. L'homme fut

déséquilibré. Il fut projeté contre la conduite chaude. Sa peau grésilla au contact du métal. Il hurla de douleur. Elena ne cessa pas son effort. Elle frappa le visage de l'homme avec le plat de son arme. Le nez s'écrasa. Le sang gicla sur son gant de cuir.

D'autres bruits de bottes résonnèrent au loin. Le renfort arrivait. Ils étaient nombreux. Elena ramassa la lanterne sourde. Elle inspecta le sol. Elle cherchait la plaque de marquage numéro huit. Elle la vit sous une accumulation de graisse noire. C'était une trappe de vidange. Elle servait à évacuer les surplus d'huile des pistons principaux.

Elle glissa le démonte-pneu dans l'encoche de la trappe. Elle pesa de tout son corps. Le couvercle de fonte était grippé. La rouille résistait. Elena grogna. Ses muscles saillirent sous son manteau. Le métal finit par céder. Un grincement aigu déchira le silence du tunnel. La trappe s'ouvrit de dix centimètres. Une odeur de pétrole lourd monta aux narines d'Elena.

Les Éventreurs de Fer apparurent au bout du tunnel. Ils étaient au moins dix. Ils portaient des torches. Les flammes dansaient sur les parois humides. Ils virent Elena. Ils accélérèrent la cadence. Un coup de feu retentit. La balle ricocha sur un tuyau de cuivre. Le sifflement du plomb passa près de l'oreille d'Elena.

Elle força davantage sur le levier. La trappe pivota enfin. L'ouverture était étroite. Elle mesurait quarante centimètres de large. Elena jeta son démonte-pneu à l'intérieur. Elle s'assit au bord du trou. Elle glissa ses jambes dans le vide. L'huile était visqueuse. Elle lui arrivait aux genoux.

Un deuxième coup de feu claqua. Le projectile frappa le bord de la trappe. Des éclats de fonte coupèrent la joue d'Elena. Elle ne cilla pas. Elle se laissa glisser dans le conduit. La pente était raide. Elle prit de la vitesse immédiatement. L'huile servait de lubrifiant. Elle descendit dans les entrailles de la ville.

Le conduit était un tube de fer riveté. Elena heurta les parois à chaque virage. Ses

épaules encaissaient les chocs. Elle gardait les bras le long du corps. Elle fermait les yeux pour éviter les projections. La descente dura vingt secondes. Elle déboucha dans un bassin de rétention.

L'impact fut sourd. Elena s'enfonça dans une mare d'huile usagée. Le liquide était tiède. Il collait à ses vêtements. Elle remonta à la surface en crachant. Elle tâtonna dans le noir. Ses mains rencontrèrent le rebord en béton du bassin. Elle se hissa hors du liquide. Son manteau pesait le double de son poids initial. Elle était couverte de noir de la tête aux pieds.

Elle retrouva son démonte-pneu au fond du bassin. Elle le rangea dans sa ceinture. Elle se trouvait dans une salle de décharge. Des pompes massives battaient le rappel dans le lointain. Le sol vibrait sous ses pieds. Elle chercha une issue. Une échelle de secours menait vers le haut. Les barreaux étaient couverts de graisse.

Elena grimpa. Chaque mouvement demandait un effort considérable. Ses mains glissaient sur le métal. Elle serrait les dents. Elle atteignit un palier supérieur. Une porte métallique barrait le passage. Elle n'était pas verrouillée. Elle l'ouvrit doucement.

L'air était plus frais ici. Elle se trouvait dans les soubassements d'un entrepôt de laine. Les ballots de marchandise étaient empilés jusqu'au plafond. Elle marcha vers une fenêtre haute. Elle grimpa sur une caisse en bois. Elle regarda dehors.

La nuit était sombre. La pluie commençait à tomber. Elle laverait l'huile sur son visage. Elle ne laverait pas le sang sur ses mains. Elena sauta dans la ruelle. Elle était seule. Les Éventreurs de Fer étaient restés en haut. Ils avaient perdu sa trace. Elle reprit sa marche vers le Chaudron. Son rapport pour Morricone était prêt. Le fer avait parlé. Le plomb suivrait.

Chapitre 7

Interrogatoire au Plomb

Elena poussa la porte blindée du Chaudron. La chaleur frappa son visage. Le thermomètre mural marquait cinquante degrés. L'air sentait la graisse rance et le charbon. Elle marcha sur la grille métallique. Ses bottes résonnaient dans le vide des sous-sols. En bas, les pistons battaient une mesure irrégulière. Morricone attendait près de la presse hydraulique numéro quatre. Sa prothèse de laiton brillait sous les lampes à huile. Un homme était attaché sur le socle en acier. Ses poignets saignaient sous les liens de cuir brut. Elena s'arrêta à deux mètres du patron. Elle ne salua pas. Elle attendit le signal.

Morricone ne tourna pas la tête. Il observait le prisonnier. L'homme portait la veste grise des Éventreurs de Fer. Sa mâchoire était brisée. Un filet de sang coulait sur son menton sale. Morricone sortit une seringue en verre de sa poche intérieure. Le liquide à l'intérieur était noir et épais. C'était de l'opium pur. Il inséra l'aiguille dans une valve de sa prothèse. Le mécanisme de laiton aspira le produit. Les tremblements de sa main artificielle cessèrent instantanément. Le métal se figea. Morricone respira bruyamment. Ses poumons sifflaient dans l'air saturé de suie.

Le prisonnier essaya de bouger. Les chaînes cliquetèrent contre le bâti de la machine. Elena posa son démonte-pneu sur son épaule. Elle regarda le manomètre de la presse. L'aiguille oscillait dans la zone rouge. La pression montait dans les tuyaux de cuivre. Morricone posa sa main de chair sur le levier de commande. Le cuir de son gant grinça. Il regarda enfin Elena. Ses yeux étaient deux fentes sombres. Il fit un signe de tête vers le captif. Elena s'approcha. Elle saisit les cheveux de l'homme. Elle tira sa tête en arrière. Le crâne du saboteur reposa contre le bloc d'enclume.

Morricone parla. Sa voix était un râle sec. Il demanda le nom du contact au port. Le prisonnier cracha au sol. Le mélange de salive et de sang tacha le laiton de la prothèse. Morricone ne cilla pas. Il abaissa le levier d'un cran. Un sifflement de vapeur emplît la pièce. Le piston massif descendit de dix centimètres. Il s'arrêta à un pouce du front de l'homme. La chaleur du métal faisait fumer la sueur sur la peau du saboteur. L'odeur de la chair chauffée monta. Elena maintenait la tête immobile. Ses muscles étaient tendus. Elle ne ressentait rien.

Le piston descendit encore. Un millimètre. Le métal toucha la peau. Le prisonnier ferma les yeux. Ses paupières tremblaient violemment. Morricone répéta sa question. Il voulait la cache d'armes. Il voulait les noms des traîtres. Le piston appuya sur l'os frontal. On entendit un craquement léger. C'était le son d'une coquille d'œuf qui cède. L'homme ouvrit la bouche. Aucun son ne sortit d'abord. Puis un gémissement monta de sa poitrine. Ses mains griffaient le socle en acier. Ses ongles se cassèrent sur le métal froid.

Morricone augmenta la pression. La vapeur s'échappa par les soupapes de sécurité. Le bruit était assourdissant. Elena sentait les vibrations dans ses propres os. Le visage du prisonnier se déforma sous la poussée. La peau du front se déchira. Le sang coula dans ses orbites. L'homme hurla enfin. Le cri fut couvert par le fracas des machines. Il secoua la tête frénétiquement. Elena resserra sa prise. Elle enfonça ses doigts dans le cuir chevelu. Elle ne lâcherait pas. Le fer devait briser la volonté. Le plomb ferait le reste.

L'homme articula des mots hachés. Morricone coupa l'arrivée de vapeur. Le silence revint brusquement. Seul le goutte-à-goutte de l'eau saumâtre résonnait. Le saboteur parla. Sa voix était un murmure brisé. Il nomma l'entrepôt numéro douze. Il parla des caisses marquées d'une ancre rouge. Il donna le nom du garde corrompu. Silas Thorne avait touché sa part. Le policier avait ouvert les accès secrets. Morricone nota chaque détail dans sa tête. Sa mémoire était un registre comptable. Il n'oubliait jamais une dette.

Elena relâcha sa prise. La tête du prisonnier retomba sur le côté. Il respirait par saccades. Morricone remonta le piston. Le mécanisme grinça dans un nuage blanc. Il regarda sa prothèse. Une tache de sang souillait le laiton poli. Il sortit un chiffon huileux. Il essuya le métal avec soin. Le geste était lent et précis. Il rangea le chiffon. Il se tourna vers Elena. Il lui ordonna de rassembler les hommes. Ils partiraient pour le port à la marée basse. Les fusils devaient être chargés. Les chaudières devaient être au maximum.

Elena hocha la tête. Elle rangea son démonte-pneu dans sa ceinture. Elle regarda le prisonnier une dernière fois. L'homme ne bougeait plus. Ses yeux étaient fixés sur le plafond noir de suie. Morricone quitta la pièce. Ses pas lourds s'éloignèrent sur la passerelle. Elena resta seule un instant. Elle ramassa une douille vide sur le sol. Elle la fit rouler entre ses doigts. La guerre changeait de terrain. Les tunnels étaient derrière eux. Le port de la Tamise serait le prochain abattoir. Elle sortit à son tour.

Dehors, la pluie tombait toujours sur Londres. L'eau était noire de charbon. Elena remonta le col de sa veste en cuir. Elle marcha vers les baraquements. Les ouvriers de l'ombre préparaient les armes. On entendait le cliquetis des culasses. On sentait l'odeur de la poudre noire. Le syndicat de Morricone se mettait en marche. La pression était au point de rupture. Les Éventreurs de Fer allaient apprendre le prix de la trahison. Le fer resterait debout. Le reste serait balayé par la vapeur. Elena accéléra le pas. Le temps des interrogatoires était fini. Le temps du plomb commençait.

Chapitre 8

Brouillard Jaune

Le gaz de charbon rampait sur le pavé de Whitechapel. Il avait la couleur du soufre. La nappe épaisse étouffait les bruits de la City. L'air brûlait les poumons. Les réverbères à gaz ne perçaient plus l'obscurité. Ils formaient des halos ternes et jaunâtres. On ne voyait pas à deux mètres. Le silence pesait sur le quartier. Les rats avaient quitté les caniveaux.

Morricone attendait dans l'ombre d'un porche. Il ouvrit sa sacoche de cuir. Il sortit une fiole en verre ambré. Ses doigts gauches dévissèrent le bouchon. Sa main droite en laiton resta immobile. Le métal brillait faiblement sous la suie. Il aspira une dose d'opium pur. Le liquide passa dans son système. Les tremblements de ses nerfs s'arrêtèrent. Son bras mécanique se verrouilla avec un clic sec. La pression de vapeur était stable.

Elena se tenait derrière lui. Elle ajusta son masque de protection. Le cuir graissé collait à sa peau. Elle vérifia son démonte-pneu en acier. L'outil était lourd. Elle le glissa dans une boucle à sa ceinture. Elle portait deux revolvers Webley à la hanche. Ses gants étaient noirs d'huile. Elle ne disait rien. Elle regardait le brouillard. Elle attendait le signal.

Six hommes sortirent de la brume. Ils portaient des vestes de cuir épais. Des filtres à charbon masquaient leurs visages. Ils tenaient des fusils à pompe Winchester. Les canons étaient sciés. Les crosses étaient renforcées de fer. Silas Thorne fermait la marche. L'inspecteur corrompu tenait un plan froissé. Ses yeux de rat fouillaient la rue. Il désigna un bâtiment massif. C'était l'entrepôt des Éventreurs de Fer.

Les murs étaient en briques sombres. Les fenêtres étaient grillagées. De la vapeur s'échappait des soupiraux. Le rythme des machines à l'intérieur faisait vibrer le sol. Morricone leva sa main de laiton. Il pointa l'entrée latérale. Les hommes se déployèrent en ligne. Leurs bottes ne faisaient aucun bruit sur le limon.

Un garde apparut près de la porte. Il portait un masque rudimentaire. Il tenait une clé à molette longue de cinquante centimètres. Elena bondit. Elle ne sortit pas son arme. Elle utilisa son démonte-pneu. Le coup frappa la tempe du garde. Le métal percuta l'os. L'homme s'effondra sans un cri. Son masque se décrocha. Il inhala le gaz de charbon. Ses poumons se bloquèrent. Il mourut en quelques secondes.

Morricone s'approcha de la porte. Il posa sa main mécanique sur la serrure. Il actionna le piston de son poignet. La force hydraulique broya le mécanisme. Le pêne céda dans un fracas de ferraille. La porte pivota sur ses gonds rouillés. L'odeur à l'intérieur était pire. Graisse rance. Sueur. Ozone de soudure.

La salle principale était immense. Des chaînes pendaient du plafond. Des carcasses de métal gisaient sur le sol. Au centre, un haut-fourneau ronflait. Les Éventreurs de Fer travaillaient là. Ils étaient une vingtaine. Ils assemblaient des pièces de blindage. Le bruit des marteaux-piqueurs couvrait l'entrée de Morricone.

Morricone arma son revolver. Le cliquetis du chien fut le seul avertissement. Il tira. La balle de calibre .45 frappa un ouvrier au thorax. L'homme fut projeté contre une cuve. Le plomb déchira le cuir de sa veste. Le sang gicla sur le métal brûlant. Il s'évapora avec un sifflement.

La fusillade éclata. Les Winchester crachèrent des flammes courtes. Le bruit était assourdissant dans l'espace clos. Les Éventreurs lâchèrent leurs outils. Ils saisirent des carabines dissimulées sous les établis. Les balles ricochaient sur les pistons. Les étincelles volaient dans le noir.

Elena rampait entre les caisses. Elle tira deux fois. Un Éventreur tomba d'une passerelle. Il heurta un engrenage en mouvement. Ses membres furent happés par les dents d'acier. Le mécanisme grinça. Il ne s'arrêta pas. La machine broya la chair et les os. Le lubrifiant devint rouge.

Morricone avançait debout. Il ne cherchait pas de couvert. Sa main de laiton servait de bouclier. Une balle percuta la prothèse. Le métal dévia le projectile. Morricone ne cilla pas. Il visait avec précision. Chaque pression sur la détente supprimait une vie. Il marchait vers le centre de la pièce. Il cherchait le chef de la faction.

Les Éventreurs reculaient vers le fourneau. La chaleur devenait insupportable. La température montait à soixante degrés. La sueur brûlait les yeux des tireurs. Le brouillard jaune s'engouffrait par la porte ouverte. Il se mélangeait à la fumée noire de l'usine. La visibilité tomba à zéro. On ne tirait plus qu'aux éclairs des bouches à feu.

Silas Thorne restait près de la sortie. Il ne tirait pas. Il observait les issues. Il vit un homme s'échapper par une trappe au sol. C'était le contact qu'il cherchait. Thorne ne prévint pas Morricone. Il se glissa dans l'ombre. Il suivit l'homme dans les conduits inférieurs.

Dans la salle, le combat tournait au massacre. Les hommes de Morricone utilisaient des couteaux de tranchée. Le combat devint physique. Elena enfonça son démonte-pneu dans le ventre d'un adversaire. Elle tourna l'outil. Les tripes s'enroulèrent autour de l'acier. Elle retira l'arme d'un coup sec. L'homme tomba dans la fosse à charbon.

Morricone atteignit les valves de contrôle. Il saisit un levier de régulation. Sa main mécanique serra le fer froid. Il tira de toutes ses forces. Les tuyaux de vapeur explosèrent. Des jets de gaz à haute pression envahirent la pièce. Les Éventreurs hurlèrent. La vapeur scalpa les visages. La peau pelait instantanément. Les cris s'étouffèrent dans le vacarme des soupapes.

Le dernier défenseur leva les mains. Morricone ne s'arrêta pas. Il frappa l'homme au visage avec son poing de laiton. La mâchoire se brisa en plusieurs morceaux. Les dents volèrent sur le sol de béton. L'homme s'écroula, inerte.

Le silence revint peu à peu. Seul le sifflement de la vapeur persistait. Les hommes de Morricone comptaient les morts. Ils enjambaient les cadavres. Elena s'essuya les mains sur son pantalon. Elle ramassa une douille chaude. Elle la rangea dans sa poche.

Morricone regarda l'entrepôt dévasté. Les machines tournaient encore à vide. Le sang coulait dans les rigoles d'évacuation. Il vérifia sa prothèse. Elle était couverte de suie et de fluides humains. Il ne nettoya rien. Il rechargea son arme. Il nota l'absence de Silas Thorne. Son visage resta de marbre.

Il sortit de l'entrepôt. Le brouillard jaune l'enveloppa de nouveau. Whitechapel était toujours plongée dans l'asphyxie. Les corps des gardes gisaient sur le pavé. Morricone marcha vers le sud. Ses pas lourds résonnaient contre les murs de briques. La purge continuait. Le plomb avait parlé. Le fer restait debout.

Chapitre 9

La Morsure du Froid

Le givre rampe sur les conduits de cuivre. La température chute dans la salle des machines. Morricone observe sa main de laiton. Les articulations se grippent. Il injecte une dose d'opium dans le réservoir du bras. Le piston siffle. Le tremblement s'arrête. Le silence occupe l'espace. C'est un silence anormal. Les pompes de la Tamise ne battent plus. L'eau ne circule plus. La vapeur meurt.

Morricone marche vers le manomètre central. L'aiguille oscille près du zéro. Le cadran est fêlé. Il pose sa main organique sur la conduite principale. Le métal est glacé. Il retire sa main. La peau reste collée au fer. Il tire d'un coup sec. Le sang perle sur ses doigts. Il ne grimace pas. Il regarde la plaie. Le rouge tranche sur le gris de la fonte.

Elena entre dans la zone de contrôle. Ses bottes claquent sur les caillebotis métalliques. Elle porte sa clé à molette à la ceinture. Ses gants sont couverts de givre blanc. Elle s'arrête devant le bureau de commande. Elle crache par terre. La salive gèle avant de toucher le sol. Elle montre les vannes de décharge du secteur quatre.

Les Éventreurs ont frappé les injecteurs. Ils ont versé de l'azote liquide dans les circuits primaires. Le choc thermique a brisé les joints d'étanchéité. La pression s'échappe par les fissures souterraines. Le réseau s'asphyxie. Morricone écoute le métal travailler. Les bruits de torsion résonnent dans les tunnels. Les poutres de soutien gémissent.

Elena déplie un document sur l'établi. C'est un plan technique des tunnels royaux. Le papier est taché de graisse et de suie. Morricone sort un second plan de sa veste. Il

superpose les deux feuilles. Les tracés coïncident parfaitement. Les annotations manuscrites sont de la même main. C'est l'écriture de Silas Thorne. L'inspecteur a vendu la même carte aux deux camps.

Le traître a livré les points de rupture critiques. Les Éventreurs connaissent l'emplacement des valves de sécurité. Ils ont saboté les régulateurs de débit. La City ne reçoit plus de chaleur. Les quartiers ouvriers sont des tombeaux de glace. Les usines s'arrêtent. Les ouvriers sortent dans les rues. Ils cherchent de l'air. Le brouillard ne bouge plus. Il stagne entre les immeubles.

Morricone serre le poing de laiton. Les engrenages grincent. Il regarde le plan de Thorne. Une croix rouge marque le réservoir principal. C'est le cœur du système. Si le réservoir gèle, la chaudière centrale explose. La détonation raserait trois districts. Le plomb ne suffira pas cette fois. Il faut du feu.

Il ordonne à Elena de préparer les chalumeaux. Elle hoche la tête. Elle vérifie les réserves de carbure. Elle charge son démonte-pneu dans son dos. Ses mouvements sont mécaniques. Elle ne pose pas de questions. Elle connaît la procédure de purge. On brûle l'obstruction ou on meurt avec la machine.

Ils descendent vers le niveau inférieur. L'escalier en colimaçon est glissant. L'obscurité est totale. Seule la lampe à acétylène d'Elena projette une lueur blafarde. Les murs suintent. L'eau se transforme en stalactites pointues. Morricone sent le froid traverser son manteau de cuir. Ses poumons brûlent à chaque inspiration. L'air est rare.

Ils atteignent la porte du secteur quatre. Les gonds sont bloqués par la glace. Morricone utilise sa prothèse comme un bélier. Il frappe le métal. Le choc envoie des vibrations dans son épaule. Il frappe encore. La serrure cède. La porte bascule dans un fracas de verre brisé.

L'intérieur est une forêt de tuyaux immobiles. Des cadavres de gardes jonchent le sol. Leurs visages sont bleus. Leurs yeux sont ouverts et fixes. Ils n'ont pas eu le temps de dégainer. Les Éventreurs ont utilisé des gaz réfrigérants. Les corps sont cassants comme de la porcelaine. Elena enjambe un bras sectionné. Le membre ne saigne pas. Il est solide.

Au centre de la pièce, le grand piston est arrêté. Sa bielle est tordue. Un bloc de glace noire l'entoure. C'est le sabotage des Éventreurs. Ils ont détourné l'eau des égouts pour noyer le mécanisme. Le froid a fait le reste. Morricone s'approche du bloc. Il voit quelque chose à l'intérieur. C'est l'insigne de police de Silas Thorne. Un message gravé dans le gel.

Thorne n'est plus là. Il est déjà loin avec l'or des rivaux. Il a laissé le chaos derrière lui. Morricone ramasse une barre de fer. Il frappe le bloc de glace. Le son est mat. Le gel est profond de deux mètres. Elena allume son chalumeau. Une flamme bleue jaillit. Elle attaque la base du piston. La vapeur commence à monter. Elle est faible.

Le sifflement attire les ombres. Des silhouettes se détachent des conduits supérieurs. Les Éventreurs de Fer surveillent leur œuvre. Ils portent des masques à gaz en cuir. Leurs poings sont renforcés par des plaques de fonte. Ils descendent le long des chaînes de levage. Ils ne crient pas. Ils attaquent en silence.

Morricone sort son revolver. Le canon est froid contre sa paume. Il vise le premier assaillant. Il presse la détente. Le coup de feu déchire le silence. La balle percute le masque de cuir. L'homme bascule en arrière. Son corps heurte une conduite. Le métal résonne. Elena ne s'arrête pas de brûler la glace. Elle fait confiance à Morricone.

Un deuxième Éventreur saute sur le dos de Morricone. Il utilise un couteau de boucher. La lame glisse sur le cuir épais du manteau. Morricone saisit l'homme par la gorge avec sa main de laiton. Il serre. Les vertèbres craquent. Il projette le corps contre le mur. Le crâne éclate. Le sang gèle instantanément sur la brique.

Trois autres hommes encerclent le duo. Ils tiennent des chaînes lestées. Morricone recharge son arme. Ses doigts sont engourdis. Il laisse tomber une balle. Il ne la ramasse pas. Il verrouille le barillet. Il tire deux fois. Un homme s'écroule, la poitrine ouverte. Les deux autres hésitent. Ils voient la main de laiton briller sous la lampe.

Elena hurle. La glace se fissure. Un jet de vapeur brûlante s'échappe du piston. La pression remonte. Le manomètre lointain doit frémir. Elle continue de chauffer le métal. La bielle commence à bouger. Un millimètre. Puis deux. Le mécanisme gémit comme une bête blessée.

Les Éventreurs restants chargent. Morricone utilise son bras mécanique comme un bouclier. Les chaînes frappent le laiton. Des étincelles volent. Il riposte par un coup de poing direct. La mâchoire de l'adversaire est pulvérisée. Il attrape le dernier homme par la veste. Il le pousse vers le jet de vapeur vive. L'homme hurle alors que sa peau cuit instantanément. Il tombe dans la fosse de drainage.

Le piston reprend sa course. Le rythme cardiaque de la ville revient. Un battement sourd. Puis un deuxième. Les tuyaux se mettent à vibrer. La chaleur chasse le givre. L'eau redevient liquide. Elle coule dans les rigoles. Morricone range son arme. Il regarde Elena. Elle éteint son chalumeau. Son visage est noir de suie.

La pression remonte dans les quartiers hauts. La City respire de nouveau. Mais le compte n'est pas bon. Thorne est vivant. Les Éventreurs ont encore les plans. Morricone vérifie sa prothèse. Une durite est percée. De l'huile s'écoule sur le sol. Il ne ressent rien.

Il marche vers la sortie. Il enjambe les morts. La glace fond sous ses bottes. La buée remplit la pièce. Il ne cherche pas la chaleur. Il cherche la trace de l'inspecteur. La traque change de terrain. Elle quitte les machines pour les égouts. Le fer a tenu. Le plomb attend la suite.

Morricone sort dans le tunnel. L'obscurité l'avale. Le bruit des pistons couvre ses pas.
La ville survit. Pour l'instant.

Chapitre 10

La Morgue des Forges

La porte de la morgue pivote sur des gonds secs. L'air pèse cinquante kilos par centimètre carré. La chaleur s'engouffre dans les poumons de Morricone. Il entre. Ses bottes à semelles de fer claquent sur la grille métallique. En dessous, l'eau de la Tamise bouillonne dans les cuves de refroidissement. La vapeur sature l'espace. Elle colle la suie aux murs de briques sombres.

Au centre de la pièce, quatre tables de dissection s'alignent. Elles sont en fonte. Des rigoles profondes parcourent leur surface pour drainer les fluides. Trois corps sont déjà installés. Ce sont les lieutenants de la zone Nord. Ils ont failli. Ils ont laissé les Éventreurs saboter la vanne principale. Morricone s'arrête devant la première table.

L'homme s'appelait Vane. Il a une balle dans le lobe frontal. Le trou est propre. Le plomb a stoppé net les fonctions motrices. Morricone lève sa main de laiton. Il actionne le levier de son avant-bras. Les pistons sifflent. Ses doigts mécaniques saisissent le menton de Vane. Il tourne la tête du cadavre. Il cherche la marque derrière l'oreille. C'est une petite valve de régulation thermique. Elle est en cuivre pur.

"Récupérez ça," ordonne Morricone.

Sa voix gratte comme du papier de verre sur du métal. Un homme en tablier de cuir s'approche. C'est le Ferrailleur. Il porte un masque de protection avec des verres fumés. Il tient un scalpel à vapeur. La lame vibre à haute fréquence. Le Ferrailleur incise la peau derrière l'oreille de Vane. Le sang ne coule plus. Il est figé par la chaleur ambiante. L'outil tranche les tissus fibreux. La valve de cuivre tombe dans une coupelle en étain. Elle tinte.

Morricone passe à la deuxième table. Le traître ici est encore conscient. Ses yeux bougent. Sa bouche est scellée par un ruban de plomb fondu. Il a vendu les codes de pression aux Éventreurs. Morricone ne regarde pas ses yeux. Il regarde son bras gauche. C'est une prothèse hydraulique de type industriel. Elle vaut le salaire annuel d'un inspecteur de police.

Morricone sort une clé à chocs de sa ceinture. Il la connecte à la prise de vapeur murale. Le tuyau de caoutchouc se gonfle. L'outil hurle. Morricone dévisse les boulons de fixation à l'épaule du traître. L'homme tressaute. Ses muscles se contractent sous la douleur. La clé tourne à trois mille tours par minute. Les vis sautent une à une. Elles rebondissent sur le sol de fer.

Le bras mécanique se détache. Morricone le soulève. Il pèse douze kilos. Il vérifie les joints d'étanchéité. Ils sont intacts. Il pose la prothèse sur un chariot de transport. Le traître saigne maintenant. Le liquide rouge s'écoule dans les rigoles de la table. Il finit dans la cuve de la Tamise. Morricone fait un signe de tête au Ferrailleur. Le scalpel vibrant termine le travail. Le silence revient.

Le troisième corps est celui d'une femme. Une messagère. Elle transportait des plans pour Silas Thorne. Morricone fouille ses poches de cuir. Il trouve une capsule de laiton scellée à la cire. Il la brise avec sa pince intégrée. Le papier à l'intérieur est humide. Ce sont les schémas des conduits de la Reine. Thorne joue sur deux tableaux. Morricone range le document dans sa veste.

"Brûlez le reste," dit Morricone.

Les ouvriers activent les treuils. Des crocs de boucher descendent du plafond. Ils s'enfoncent dans les chairs froides. Les corps sont hissés vers les gueules des hauts-fourneaux. Les portes des foyers s'ouvrent. La lumière orange inonde la morgue. Les cadavres basculent dans le brasier de charbon. La fumée devient noire.

Elle monte vers les cheminées de la City. Les traîtres chauffent maintenant les quartiers riches. C'est leur dernière utilité.

Morricone ressent une secousse dans son coude droit. Sa prothèse manque de lubrifiant. Il s'assoit sur un tabouret de fer. Il ouvre une trappe sur son avant-bras de laiton. Il sort une seringue d'acier. Elle contient de l'opium pur mélangé à de l'huile de ricin. Il enfonce l'aiguille dans la valve neurologique. Il pousse le piston. Le liquide pénètre ses nerfs. La douleur se retire. Les engrenages de sa main cessent de claquer.

Elena entre dans la morgue. Elle porte son démonte-pneu sur l'épaule. Ses gants sont noirs de graisse. Elle regarde les fours. Elle compte les résidus.

"Le compte est bon ?" demande-t-elle.

"Il manque Thorne," répond Morricone.

Il se lève. Sa main de laiton est stable. Il vérifie la pression de sa chaudière dorsale. L'aiguille est dans le rouge. Il ajuste la soupape de décharge. Un jet de vapeur brûlante s'échappe dans la pièce. Il masque son visage un instant.

"Thorne a les plans originaux," dit Elena. "Il se cache dans les égouts du secteur 4."

Morricone recharge son revolver. Les cartouches de calibre .45 glissent dans le barillet. Le métal fait un bruit de cliquetis précis. Il range l'arme dans son holster de cuir bouilli. Il ramasse un masque respiratoire sur l'établi. Le filtre est neuf.

"On y va," dit Morricone.

Il marche vers la sortie. Il enjambe une flaque d'huile. Le Ferrailleur nettoie les tables à grande eau. La vapeur emporte l'odeur de la mort. Morricone ne se retourne pas. Le profit est fait. Les pièces de rechange sont stockées. Le syndicat fonctionne à

nouveau.

Il pousse la porte blindée. Le froid de Londres le frappe. La suie tombe comme de la neige noire sur les quais. Morricone ajuste son masque. Il descend l'escalier de fer vers les tunnels inférieurs. Ses pas résonnent dans le vide. Le rythme est régulier. Huit battements par minute. Comme un piston de forge. La traque de Thorne commence. Le plomb attend son heure. Le fer reste debout.

Chapitre 11

L'Assaut du Chaudron

La température monte à cinquante degrés. Les parois de fonte suintent. La graisse noire coule le long des rivets. Morricone observe le manomètre principal. L'aiguille tremble contre la butée rouge. La vapeur siffle dans les tuyaux de cuivre. L'air est épais. Il sent le charbon et la sueur rance. Morricone ajuste sa prothèse de laiton. Les engrenages internes grincent. Il injecte une dose d'opium dans le port de valve. Le tremblement de sa main s'arrête.

Une détonation sourde ébranle le sas sud. Le métal se tord. Les gonds cèdent sous une charge de dynamite. La porte vole en éclats de fer. Les Éventreurs de Fer entrent dans le Chaudron. Ils portent des tabliers de cuir épais. Leurs masques de soudure cachent leurs visages. Ils tiennent des fusils à canon scié. Le plomb frappe les chaudières. Les ricochets tracent des lignes jaunes dans la pénombre.

Morricone s'abrite derrière un pilier en acier. Il sort son revolver Webley. Le canon est long. Le bronzage du métal est usé. Il arme le chien. Le clic est sec. Il tire deux fois. Le premier assaillant reçoit une balle dans le sternum. Il recule de trois mètres. Le second perd une oreille. Le sang gicle sur une conduite de vapeur. Il s'évapore instantanément.

Elena glisse entre deux pistons massifs. Elle se déplace sans bruit. Ses gants de cuir sont noirs d'huile. Elle tient son démonte-pneu à deux mains. Un Éventreur recharge son arme. Elena surgit derrière lui. Elle frappe la base du crâne. L'os se brise. L'homme s'effondre dans la fosse à scories. Elle ramasse son couteau. Elle ne sourit pas. Elle cherche la cible suivante.

Silas Thorne observe la scène depuis la passerelle supérieure. Il est accroupi dans l'ombre d'un réservoir. Il tient un carnet de notes. Il inscrit des positions. Il ne sort pas son arme. Sa loyauté est une marchandise. Il attend de voir qui gagnera. La suie couvre son visage gris. Il ressemble à un rat de cave. Il surveille les issues de secours.

Les assaillants lancent des grenades incendiaires. Le phosphore brûle sur le sol humide. La fumée devient opaque. Morricone actionne un levier mural. Les soupapes de décharge s'ouvrent. De la vapeur à haute pression envahit la pièce. La visibilité tombe à zéro. Les cris des Éventreurs changent de ton. La vapeur cuit la peau à travers les vêtements.

Morricone avance dans le brouillard blanc. Il utilise sa prothèse comme un bouclier. Les balles de petit calibre s'écrasent sur le laiton. Il saisit un homme par la gorge. Sa main mécanique serre. Les vertèbres craquent. Il jette le corps contre une turbine. Le bruit est celui d'un sac de viande. Il recharge son Webley. Ses gestes sont automatiques.

Elena utilise la chaleur. Elle connaît chaque recoin du Chaudron. Elle ouvre une vanne de vidange manuelle. De l'eau bouillante inonde le secteur ouest. Deux assaillants hurlent. Ils lâchent leurs armes pour tenir leurs jambes. Elena les achève avec précision. Un coup dans la gorge. Un coup dans le foie. Elle économise ses mouvements.

Thorne voit un chef des Éventreurs approcher du bureau de Morricone. L'homme porte une hache de pompier. Thorne sort un pistolet de poche. Il vise le genou de l'assaillant. Il tire une seule fois. L'homme tombe. Thorne range son arme. Il n'a pas aidé Morricone. Il a protégé les plans qui se trouvent dans le coffre. Il veut ces cartes pour lui seul.

Le combat se déplace vers les hauts-fourneaux. La chaleur devient insupportable. Le sol en caillebotis brûle les semelles. Morricone fait face à trois hommes. Ils ont des

chaînes de transmission. Ils frappent en cadence. Morricone encaisse un coup sur l'épaule gauche. Son bras charnel pend. Il ne montre aucune douleur. Il utilise sa main de laiton pour briser une chaîne. Il frappe le visage du premier homme. Le nez s'écrase. Les dents volent.

Il tire ses dernières cartouches. Les corps s'empilent devant la chaudière numéro quatre. La pression baisse dans le réseau. Les machines ralentissent. Le silence revient progressivement. Seul le sifflement des fuites persiste. La fumée se dissipe lentement.

Elena réapparaît près de Morricone. Elle a une coupure sur la joue. Elle s'essuie avec le revers de son gant. Elle regarde les cadavres. Elle compte les morts. Douze assaillants. Trois hommes de Morricone. Le compte est mauvais pour le profit.

"Ils savaient pour le sas sud," dit Elena.

Morricone regarde vers la passerelle. Thorne a disparu. Il reste une trace de pas dans la poussière de charbon. Morricone ramasse une douille chaude. Il la serre dans sa main mécanique. Le métal se déforme.

"Thorne a vendu l'accès," dit Morricone.

Il marche vers le centre de la salle. Il enjambe un bras sectionné. Il s'arrête devant le manomètre. L'aiguille est revenue dans la zone verte. Le système est stable. Le Chaudron fonctionne encore.

Morricone retire son masque. Son visage est trempé de sueur. La cicatrice sur sa joue brille sous la lumière des flammes. Il regarde sa prothèse. Un tuyau de cuivre est tordu. De la vapeur s'en échappe par saccades. Il prend une clé anglaise sur son établi. Il resserre le raccord. Le sifflement s'arrête.

"Nettoyez ça," ordonne Morricone.

Les survivants sortent des ombres. Ils ramassent les corps par les pieds. Ils les traînent vers les incinérateurs. Le bruit du métal sur le béton résonne. Elena vérifie les vannes de sécurité. Elle ferme les circuits endommagés. Elle travaille avec méthode.

Morricone monte l'escalier vers son bureau. Chaque pas est lourd. Sa botte gauche laisse une trace de sang. Ce n'est pas le sien. Il entre dans la pièce vitrée. Il regarde la City par la petite lucarne. La fumée des usines cache le ciel. La guerre ne fait que commencer.

Il ouvre un tiroir. Il sort une nouvelle fiole d'opium. Il remplit une seringue en verre. Il pique directement dans le mécanisme de son poignet. Les rouages se stabilisent. Le calme revient dans ses nerfs. Il s'assoit derrière son bureau en chêne. Le bois est marqué par les brûlures de cigares.

Il prend un registre. Il raye des noms. Il ajoute des chiffres. Le coût des réparations est élevé. Le prix de la trahison de Thorne sera plus lourd. Morricone pose son revolver sur la table. Le canon fume encore légèrement.

Dehors, le rythme des pistons reprend. Le Chaudron bat à nouveau. Le cœur de Londres pompe sa vapeur noire. Les Éventreurs de Fer ont échoué. Pour cette fois. Morricone ferme les yeux cinq secondes. Il les rouvre. Il est prêt pour la suite. Le fer reste debout.

Chapitre 12

Point de Rupture

Le manomètre de la chaudière centrale oscille violemment. L'aiguille noire dépasse la zone de sécurité. Elle frappe le butoir en laiton. Un sifflement strident déchire l'air saturé d'humidité. La vapeur s'échappe par les joints de dilatation. Le métal hurle sous la contrainte thermique. La température dans le Chaudron atteint cinquante-cinq degrés. La sueur coule dans les yeux de Morricone. Elle brûle sa cicatrice. Il essuie son front d'un revers de manche. Sa prothèse de laiton cliquette. Le mécanisme interne manque de lubrifiant. Il sent les rouages gripper contre son radius.

Le chef des Éventreurs de Fer se tient au centre de la passerelle. Il est massif. Ses épaules bloquent le passage étroit. Il tient une clé à griffe de soixante centimètres. L'outil est taché de graisse et de sang séché. L'homme sourit. Ses dents sont noires de tabac. Il crache sur la grille d'acier. Le crachat s'évapore instantanément. La chaleur dilate les poumons. L'air manque d'oxygène. Morricone avance d'un pas lourd. Ses bottes ferrées résonnent sur le métal. Le bruit est sec. Clinique.

En bas, les pistons de la pompe principale s'emballent. Le rythme est irrégulier. Un choc sourd ébranle les fondations de l'usine. Les rivets de la cuve principale commencent à sauter. Ils partent comme des balles de fusil. Un rivet frappe une conduite secondaire. Un jet de vapeur brûlante sectionne un câble de retenue. La passerelle tangue. Morricone stabilise son centre de gravité. Il écarte les jambes. Il lève sa main de laiton. Le piston de son poignet se charge en pression. Le sifflement de la prothèse couvre le vacarme des machines.

Le Ripper charge. Il lève sa clé à griffe au-dessus de sa tête. Le coup vise le crâne. Morricone ne recule pas. Il pivote sur sa hanche gauche. La clé frappe la rambarde.

Des étincelles jaillissent. Le métal de la barre se tord. Morricone frappe au foie. Son poing de laiton percute les chairs. Le bruit est celui d'un marteau-pilon sur une carcasse de bœuf. Le Ripper expire violemment. Ses yeux se révulsent. Il recule de deux pas. Il tente de reprendre son souffle. L'air chaud brûle ses bronches.

Elena rampe dans la gaine de ventilation numéro quatre. L'espace est étroit. Les parois de tôle sont brûlantes. Ses gants de cuir fument au contact du métal. Elle ignore la douleur cutanée. Elle atteint la vanne de décharge d'urgence. Le volant de fonte est bloqué par la rouille. Elle sort son démonte-pneu. Elle l'insère entre les rayons de la roue. Elle pèse de tout son poids. Ses muscles se tendent sous sa chemise trempée. La fonte gémit. La rouille cède dans un craquement sec. Elle tourne le volant d'un quart de tour.

Sur la passerelle, le Ripper revient à la charge. Il ignore la douleur. Il attrape Morricone par la gorge. Ses doigts sont des étaux. Morricone sent la pression sur sa trachée. Sa vision se trouble. Des taches sombres dansent devant ses yeux. Il lève sa main mécanique. Il saisit le flanc du Ripper. Ses doigts de laiton s'enfoncent sous les côtes flottantes. Il active le levier de compression du pouce. Les engrenages tournent à plein régime. Les os craquent. Un, puis deux, puis trois. Le Ripper hurle. Le son est étouffé par le vacarme de la chaudière.

Morricone accentue la pression. Il sent les côtes céder sous le métal. La structure thoracique s'effondre. Le Ripper lâche prise. Il tombe à genoux. Du sang sombre coule de sa bouche. Il essaie de parler. Seul un gargouillis sort de sa gorge. Morricone le regarde. Son visage reste de marbre. Il n'y a aucune haine. Juste une nécessité technique. Il donne un coup de botte dans le sternum. Le corps bascule par-dessus la rambarde. Il chute de douze mètres. Il s'écrase contre le volant d'inertie en rotation. Le broyage est instantané.

La chaudière vibre maintenant de manière continue. Le sol tremble. Les vitres de la cabine de contrôle éclatent. Elena tourne le volant de toutes ses forces. Un tour

complet. Deux tours. Le mécanisme de sécurité s'enclenche. Un grondement sourd monte des profondeurs de la tuyauterie. Les vannes de décharge s'ouvrent sur le toit de l'usine. Des tonnes de vapeur blanche sont expulsées vers le ciel de Londres. La pression chute brutalement. L'aiguille du manomètre redescend vers la zone verte. Le sifflement aigu s'arrête. Le silence revient.

Morricone reste debout sur la passerelle. Il regarde ses doigts de laiton. Ils sont maculés de sang et de fragments osseux. Il sort un mouchoir en coton de sa poche. Il essuie soigneusement chaque engrenage. Il vérifie l'articulation du pouce. Le mécanisme fonctionne encore. Il range le mouchoir. Il descend l'échelle de fer. Ses mouvements sont lents. Calculés. Il rejoint le sol de l'usine. Elena sort de la gaine de ventilation. Elle est couverte de suie noire. Ses mains tremblent légèrement. Elle range son démonte-pneu dans sa ceinture.

Ils se regardent. Aucun mot n'est échangé. Le travail est fait. La température baisse lentement. L'odeur de la chair brûlée se mélange à celle de l'huile de machine. Morricone se dirige vers le bureau de contrôle. Il ramasse une fiole d'opium sur une étagère. Il dévisse le bouchon. Il verse le liquide directement dans le réservoir de sa prothèse. Les tremblements de sa main s'arrêtent. Le calme revient dans ses circuits nerveux. Il regarde par la lucarne. La City est toujours là. La vapeur continue de circuler. Le syndicat est purgé. Le fer reste debout.

Chapitre 13

Purge Finale

Morricone s'enfonce dans le tunnel sud. La brique est noire de suie. L'humidité suinte des joints de mortier. Sa main de laiton grince. Il ajuste la valve de son poignet. La vapeur s'échappe en un jet blanc. Le piston de son avant-bras se verrouille. Il sent l'odeur de Thorne. C'est une odeur de peur et de tabac froid. Thorne court plus loin. Ses pas résonnent sur les plaques de fonte. Morricone ne court pas. Il marche avec la régularité d'une horloge.

Le tunnel se rétrécit. Les tuyaux de cuivre longent les parois. Ils vibrent sous la pression. De la condensation goutte du plafond. Une goutte tombe sur la cicatrice de Morricone. Il ne cille pas. Ses yeux fixent l'obscurité. Il voit une ombre bouger. Thorne trébuche sur une grille de purge. Le bruit du métal contre le métal est sec. Morricone accélère le pas. Ses bottes écrasent des débris de charbon.

Thorne se relève. Il halète. Sa respiration est un sifflement court. Il atteint une porte blindée. Il tire sur le levier de bronze. Le mécanisme est grippé par la rouille. Thorne jure. Sa voix tremble. Il frappe le métal du poing. Morricone s'arrête à dix pas. La lumière d'une lampe à huile vacille au mur. Elle éclaire le visage de rat du policier. Thorne a les pupilles dilatées. Sa peau grise brille de sueur.

Morricone lève son bras gauche. Il tient un revolver Webley. Le canon est lourd. Le bronzage de l'arme est usé. Thorne plaque son dos contre la porte. Il glisse une main dans sa veste. Il sort un paquet de feuilles jaunies. Les plans de la Reine. Le papier est épais. Les sceaux de cire rouge sont intacts. Thorne agite les documents. Ses doigts tachent le parchemin.

Thorne ouvre la bouche. Ses dents sont jaunes. Il veut négocier. Morricone ne lui laisse pas le temps. Il arme le chien du revolver. Le clic métallique sature l'espace. Thorne s'affaisse sur ses genoux. Il tend les plans devant lui. C'est un bouclier de papier inutile. Morricone vise le centre du front. Il ne regarde pas les yeux de Thorne. Il regarde la cible.

L'index de Morricone presse la détente. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre noire déflagre. Le recul secoue son bras de chair. La détonation déchire le silence du tunnel. Le plomb de calibre .455 sort du canon. Il parcourt la distance en une fraction de seconde. La balle percute l'os frontal. Un trou net apparaît entre les sourcils de Thorne. L'arrière de son crâne explose contre la porte blindée.

Le corps de Thorne bascule en avant. Il tombe face contre terre. Le sang s'écoule sur les dalles. Il est sombre et visqueux. Les plans glissent de ses mains mortes. Ils tombent dans une flaque d'eau saumâtre. Morricone avance. Il ramasse les documents. Il essuie l'eau sur sa jambe de pantalon. Il ne regarde pas le cadavre. Thorne est une pièce d'usure cassée.

Morricone fait demi-tour. Il marche vers la bifurcation est. Les rails de la ligne de service brillent. Une locomotive de manœuvre attend sur une voie de garage. La chaudière est sous pression. De la fumée noire s'échappe de la cheminée courte. Le chauffeur est absent. Morricone monte sur la plateforme de fer. La chaleur est intense. Elle atteint soixante degrés près du foyer.

Il ouvre la porte du foyer avec sa main de laiton. Les charbons sont blancs. La chaleur brûle ses sourcils. Il regarde les plans de la Reine. Les tracés des tunnels secrets sont précis. Ils indiquent les accès au palais. C'est une arme politique. Morricone n'est pas un politicien. Il est un gestionnaire de flux. Il jette le paquet dans les flammes.

Le papier s'enroule sur lui-même. La cire rouge fond et siffle. Les flammes virent au bleu un court instant. Les secrets de la couronne deviennent de la cendre. Morricone

referme la porte du foyer. Le verrou de fer claque. Il descend de la locomotive. Ses mouvements sont fluides. L'opium fait son effet dans ses circuits.

Il reprend le chemin du Chaudron. Le tunnel est calme. Le bruit des pistons lointains reprend son rythme. La pression est stable. Les traîtres sont éliminés. La ville peut continuer de respirer sa vapeur. Morricone range son revolver dans son étui de cuir. Il frotte sa main de laiton avec un chiffon gras. Le métal brille à nouveau.

Il arrive à la vanne principale. Elena attend près du manomètre. Elle regarde l'aiguille. Elle ne pose pas de question sur Thorne. Elle voit les taches de sang sur les bottes de Morricone. Elle hoche la tête. Elle tourne une manivelle de réglage. La vapeur siffle dans les conduits. Le débit augmente. La chaleur se propage dans les quartiers bas.

Morricone s'assoit sur une caisse de munitions. Il regarde ses doigts mécaniques. Ils ne tremblent plus. Il ferme les yeux. Le ronronnement des machines est sa seule musique. La purge est terminée. Le syndicat est propre. Le plomb a fait son office. Le fer reste debout. La City appartient à ceux qui contrôlent la pression. Morricone contrôle tout.

Chapitre 14

Le Règne du Fer

Morricone marche dans le tunnel sud. Ses bottes frappent les plaques de fonte. Le bruit résonne contre les parois de brique. L'air est épais. Il sent la suie et le sang froid. Des corps jonchent le sol. Ce sont des Éventreurs de Fer. Leurs vestes de cuir sont déchiquetées. Le plomb a traversé les côtes. La chair est noire de graisse. Morricone ne ralentit pas. Il enjambe un cadavre sans visage. Sa main de laiton siffle. Une fuite de vapeur s'échappe du poignet mécanique. Le métal est chaud. La douleur monte dans son épaule. C'est une brûlure sourde. Elle bat au rythme de son cœur.

Il atteint la salle des pompes. Le plafond est haut. Des tuyaux massifs courent le long des murs. Ils ressemblent à des veines d'acier. Le vacarme des pistons remplit l'espace. C'est un battement régulier. La pression remonte. Les aiguilles des manomètres oscillent vers le rouge. La zone est sécurisée. Les traîtres sont morts. Leurs armes gisent dans la mélasse. Morricone s'arrête devant un établi en chêne. Le bois est imprégné d'huile de vidange. Il pose sa main de laiton sur la surface. Le métal claque contre le bois.

Il ouvre un tiroir métallique. Il sort une trousse en cuir noir. À l'intérieur se trouve une seringue en verre. Le piston est en argent. Il prend une fiole scellée à la cire. Le liquide est sombre. C'est de l'opium pur. Il casse le col de la fiole. Le verre craque sous ses doigts. Il aspire le liquide dans la seringue. Son bras gauche tremble. Les nerfs de son moignon se contractent. C'est une réaction neurologique. La prothèse de laiton exige son tribut. Morricone plante l'aiguille dans le muscle, juste au-dessus du raccord mécanique. Il pousse le piston. Le liquide entre dans son système.

La chaleur se diffuse instantanément. Les tremblements s'arrêtent. Sa vision devient

nette. Les contours de la pièce se durcissent. Le bruit des machines devient une équation. Il range la seringue. Il referme la trousse. Sa main de laiton est immobile. Elle brille sous les lampes à gaz. Il vérifie les articulations. Il serre le poing. Les engrenages tournent sans frottement. La mécanique est parfaite. L'opium lubrifie son esprit. Le laiton remplace sa volonté.

Elena sort de l'ombre d'une chaudière. Elle est couverte de suie. Ses cheveux rasés retiennent des gouttes de condensation. Elle porte ses gants de cuir épais. L'huile de moteur les rend noirs et brillants. Elle tient son démonte-pneu en acier. L'outil est marqué de traces d'impact. Elle ne sourit pas. Elle regarde le manomètre principal. L'aiguille indique cent quatre-vingts livres par pouce carré. C'est le seuil de stabilité. La ville reçoit sa vapeur. Les quartiers riches retrouvent leur chaleur. Les usines tournent à nouveau.

Elena s'approche de la vanne de décharge. Elle ajuste ses gants. Elle saisit la manivelle en fer forgé. Ses muscles se tendent sous sa chemise de toile. Elle tourne la roue d'un quart de tour. Un jet de vapeur s'échappe d'une soupape. Le sifflement est aigu. Il déchire l'air. Elena surveille le cadran. Elle stabilise le débit. Son visage est de pierre. Elle ne regarde pas les morts dans le tunnel. Elle ne regarde pas la cicatrice de Morricone. Elle regarde les chiffres. Les chiffres ne mentent jamais.

Morricone s'assoit sur une caisse de munitions. Le bois est marqué du sceau de l'armée. Il sort un chiffon gras de sa poche. Il commence à frotter les pistons de sa main droite. Il retire les résidus de poudre. Il élimine les projections de sang. Le laiton retrouve son éclat d'origine. C'est un rituel. Le métal doit être propre. La saleté engendre la friction. La friction engendre la panne. Dans le syndicat, la panne signifie la mort. Il polit chaque doigt mécanique. Il vérifie les ressorts de rappel. Tout est en ordre.

Le silence revient progressivement dans les tunnels secondaires. Les derniers cris se sont éteints. Les hommes de Morricone nettoient les lieux. Ils traînent les corps vers

les incinérateurs. Le fer doit être recyclé. La chair n'est qu'un combustible. Le syndicat récupère les armes. Les revolvers sont vidés. Les douilles sont ramassées. Rien ne doit traîner. Le travail est clinique. C'est une opération de maintenance. Les Éventreurs de Fer étaient une obstruction. L'obstruction est levée.

Morricone regarde Elena. Elle a terminé son réglage. Elle range son démonte-pneu dans une boucle à sa ceinture. Elle s'essuie les mains sur un chiffon sale. Ses gestes sont précis. Elle est une pièce de la machine. Elle est fiable. Morricone apprécie la fiabilité. C'est la seule vertu dans ce monde de vapeur. Il se lève. Ses articulations craquent. Sa prothèse émet un léger sifflement de purge. La pression interne est équilibrée.

Ils marchent vers la sortie du Chaudron. Le tunnel monte vers la surface. L'air devient plus frais. L'odeur de la Tamise remplace celle du charbon. Ils passent devant le poste de garde. Deux hommes en manteaux de cuir saluent. Ils tiennent des fusils à pompe à canon scié. Leurs visages sont cachés par des masques respiratoires. Ils surveillent les accès. Personne n'entre sans l'aval de Morricone. Personne ne sort sans sa permission.

À la surface, Londres est plongée dans le brouillard. La vapeur s'échappe des bouches d'égout. Elle enveloppe les pieds des passants. Les réverbères à gaz jettent une lumière jaune sur les pavés mouillés. La ville respire. Elle appartient au syndicat. Morricone sent la puissance du réseau sous ses pieds. Chaque tuyau, chaque valve, chaque piston est sous son contrôle. Il est le cœur de la City. Il est le régulateur.

Il s'arrête au coin d'une rue sombre. Silas Thorne attend sous un porche. L'inspecteur est pâle. Son manteau est trop grand pour lui. Il transpire malgré le froid. Il regarde nerveusement autour de lui. Il voit Morricone. Il voit Elena. Il voit la main de laiton. Il recule d'un pas. Morricone ne dit rien. Il tend sa main gauche. Thorne fouille dans sa poche. Il sort une liasse de plans. Le papier est jauni. Ce sont les plans des tunnels de la Reine. Les accès secrets vers Buckingham.

Morricone prend les plans. Il les glisse sous son bras. Il regarde Thorne. L'inspecteur attend son paiement. Morricone fait un signe de tête à Elena. Elena avance. Elle ne sort pas son arme. Elle utilise sa main gantée. Elle saisit Thorne par la gorge. Elle le plaque contre le mur de briques. Le bruit de l'impact est sec. Thorne essaie de crier. Elena serre. Elle ne montre aucune émotion. Elle regarde Thorne s'étouffer. C'est une procédure logique. Thorne en sait trop. Thorne est un parasite. Les parasites sont éliminés lors de la purge.

Le corps de Thorne devient mou. Elena le lâche. Il s'effondre sur les pavés. Elle ramasse son chapeau. Elle le pose sur le cadavre. C'est une touche de discrétion. Morricone reprend sa marche. Elena le suit. Ils s'enfoncent dans le brouillard. La vapeur continue de siffler dans les conduits souterrains. Le rythme est stable. La pression est constante. Le fer règne sur la chair. Le plomb a parlé. Le syndicat est maître de la ville. Morricone ajuste son gant sur sa main de laiton. Le métal est froid. La ville est calme. La guerre est finie. Le règne commence.

FIN

Merci d'avoir lu "Vapeur Noire et Plomb Chaud"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)